



Humour

octobre 2022

Léa Baltzinger · Grégory Covin
Arthur Choupin · Dorothée Coll

reticule.fr

Réticule #19 : Humour

octobre 2022

Table des Matières

Porc-no-graphie

Arthur Choupin

Pour l'amour du risque

Grégory Covin

Pink Lady

Dorothée Coll

Les fesses

Léa Baltzinger

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2022 Réticule. Tous droits réservés.

Porc-no-graphie

Arthur Choupin

Les voies du plaisir sont, pardonnez-moi l'expression, impénétrables. J'en sais quelque chose, car je suis une vraie cochonne. Une truie, de la famille des Landraces, pour être plus précise, réputée comme une race particulièrement courte et « voluptueuse ». Des atouts considérables lorsqu'on exerce dans mon champ d'expertise, domaine peut acclamé à haute voix, mais consommé de tous dans l'ombre. Je suis actrice porc-no-graphique. L'une des plus regardées au monde d'après mes taux d'audience. Pourtant, juchée sur l'expérience d'un millier et quelques de rapports sexuels aux intensités variées, aux thèmes intarissables et connotations diverses, de l'effeuillage au hardcore en passant par le BDSM, filmés sous tous les angles, limée par de vigoureuses bêtes, du musculeux Kintoa au fougueux Duroc, à tous les rythmes, dans toutes les positions possibles et imaginables, je dois vous faire un aveu : l'orgasme me demeure étranger. Les assauts de mes partenaires ne m'arrachèrent jamais que des cris simulés. De l'acting, comme on dit. Allons, vous ne pensiez tout de même pas que quelques coups de reins suffiraient à me faire défaillir au point de loucher,

langue tirée, au bord de l'évanouissement, dans cette expression qui flatte si bien les mâles ? Je suis une actrice. Je joue. C'est mon métier. Du moins, cela l'était encore avant-hier soir. Avant que, pour la première fois de mon existence, se révèle à moi la terra incognita de l'extase sexuelle.

Saviez-vous que le « porc-no », à travers seulement trois sites internet majeurs, a comptabilisé plus de vues en moins de quinze ans que tous les visionnages cumulés de tous les médias dans le monde depuis la naissance de l'audiovisuel ? La prochaine fois que quelqu'un vous affirmera avec véhémence qu'il ne regarde pas de porc-no-graphie, il y a sept chances sur dix qu'il vous mente. Plus de gens en consomment chaque semaine que de gens ont accès à l'eau courante. Notre psyché est pétrie de désirs et de fantasmes, parfois inavouables et trop souvent inassumés. L'appellation elle-même n'est pas innocente : porc-no-graphie. Une combinaison du nom de notre espèce, d'une négation, et du mot graphie, dont l'origine grecque, « graphein », qui signifie « écrire ». Nous serions, quelque part, le symbole de la mort de la littérature. C'est amusant, quand on sait que nos académiciens et nos politiciens en consomment autant que n'importe qui d'autre, que ce soit sous forme de films, de revues ou de romans aux intentions

ouvertement affichées comme les « 50 nuances de graisse » ou les œuvres du Marquis de Sale.

Pour en revenir à ma carrière, décortiquons un peu le sujet. Pour commencer, il semble évident que la volupté constitue un attribut de base. Certes, le fantasme se niche n'importe où, dans toutes les formes et toutes les carnations, mais disons que je fais le consensus, et présente une seconde caractéristique importante dans nos métiers : la petitesse. Un gabarit réduit met en valeur deux choses : le volume de mes mamelles, dont la générosité se trouve accentuée par ma courte taille, mais aussi et surtout les dimensions du sexe des mâles, qui dégagent à mes côtés une inquiétante sensation de disproportion. La vulnérabilité excite. Nous sommes nombreuses à remplir ces critères, alors comment se distinguer ? Pour ma part, c'est l'art subtil de se pâmer qui marqua mon envol haut au-dessus des cimes de l'amateurisme. Tout était une question de rythme et de courbe : se coucher lascivement, offerte, puis lancer le bassin pour imprimer un S gracieux dans la colonne. Ce sont la souplesse et la lenteur qui suggèrent à votre prétendant que vous serez une partenaire sensuelle. Puis, d'une contraction lombaire sèche, terminer le mouvement avec énergie et revenir sur ses pattes d'un élan puissant pour signifier la vigueur des ébats à venir. Un gracile

hochement de tête accompagné d'un battement de cil achève en général de mettre le feu aux poudres.

Mais ma transition du statut de « professionnelle confirmée » à celui de « grande actrice », je la dois à mon sens de l'innovation. Dans la sexualité porcine, la truffe et la mâchoire ne jouaient qu'un rôle marginal, dédiés essentiellement à se renifler l'arrière-train, et parfois se lécher les flancs et le museau. Pas de quoi s'exciter outre mesure au-delà des préliminaires. Quelle ne fut donc pas la surprise de l'acteur, du réalisateur et de toute l'équipe de tournage lorsqu'un beau jour, sur un plateau tout de blanc tapissé afin d'évoquer une scène de nuit de noces, je plongeais le groin sur le sexe de mon partenaire et que, a renforts d'habiles caresses nasales et de coup de langue, celui-ci se mit à gémir et couiner en se raclant le dos au sol de plus en plus frénétiquement. Je venais de populariser l'art subtil du plaisir buccal. L'onde de choc « culturelle » me propulsa au firmament de la profession, et rapidement me parvinrent des cochons de rangs sociaux et d'origines diverses des propositions plus ou moins discrètes de rencontres « de courtoisie ». Malheureusement, elle attira également l'attention puritaine d'un tout autre monde. Plusieurs figures majeures de l'industrie furent appelées à comparaître, et c'est ainsi que Delphine Beautour de mon vrai nom, Tania Longgroin de mon nom de scène, sommité montante et emblématique de

la très controversée « fellation », fut invitée à témoigner à la barre d'un des sanctuaires les plus sacrés de la politique moderne : l'Assemblée nationale.

Vous ne me croirez peut-être pas, mais le mâle qui m'ouvrit les portes du septième ciel est libraire. Je vous entends déjà ricaner : qu'est-ce qu'une actrice porc-no ferait dans une librairie ? Je suis une littéraire figurez-vous. Une dévoreuse même, avalant les bouquins plus que vite que les... enfin que mes contrats professionnels. J'engloutissais tout ce qui passait sous ma patte, avide de prose et d'idées neuves. À force de fréquenter un établissement, son propriétaire, Samuel, se piqua de me recommander des ouvrages proches de mes aspirations : « Orgueil et Lisier », « Voyage au bout de la Truie », « La Porcine Comédie », « Le Vieux Porc et la Mer », « Le Boudin Rouge et le Boudin Noir » et, bien évidemment, « La Ferme des Animaux ». Notre conversation littéraire dura des mois, et, de citations en jeux de mots, de traits d'esprit en locutions, déboucha sur une invitation à dîner. Ce n'est pas lui, cependant, mais moi, qui proposa au seuil de ma modeste porcherie un dernier verre. À la lueur de quelques bougies, je me pâmais sur la couche, exécutant la chorégraphie lascive qui avait taillé ma réputation. Quelle ne fut pas ma surprise quand, au lieu de se placer au-dessus de moi pour faire son affaire, le timide libraire poussa délicatement ma cuisse du museau pour l'écartier, et

avant que je ne puisse réagir ou objecter, plongea le groin sur mon sexe pour le fourrager avec avidité.

Décrire ce qui s'ensuivit me semble complexe. Les mots manquent pour capturer la puissance de l'orgasme féminin. Les coups de langue répétés provoquaient une étrange sensation, diffusant dans tout mon corps des averses de plaisir, mais aussi de frissons incontrôlables. Je me tortillais pour espacer les succions, car chacune d'entre elles soulevait une vague plus haute encore que la précédente. C'était trop fort, trop intense pour pouvoir le supporter en continu. Et pourtant, il ne fallait surtout pas que cela cesse. Alors je le suppliais, l'écartant pour aussitôt le ramener à moi : « Oh oui, plus fort, plus lentement, comme cela... oui... » Pour la première fois de ma vie, les mots couvraient véritablement le spectre de mes désirs. Je ne jouais plus la comédie. Je ne louchais pas. Je ne tirais pas la langue. Je ne servais pas cette vulgaire parodie de ce que les hommes imaginaient du plaisir féminin. J'ondulais, je soupirais, j'attirais, repoussais, serrais, frottais, m'abandonnais complètement, jusqu'à ce que, la tête explosant d'une décharge orgasmique comparable à aucune autre, les sabots raclant de manière incontrôlable le sol battu de la couche, je finissais par retomber, terrassée par la jouissance, pour m'enfoncer dans un sommeil irrépressible. À mon éveil, il me contemplait paisiblement, ponctuant ses œillades de

douces caresses du groin. Je lui demandais d'où lui venait cette merveilleuse pratique. Il rougit : « C'est vrai, cela t'as plu ? » Je confirmais énergiquement. « En réalité, je ne l'avais jamais fait auparavant, mais j'ai entendu parler de cette affaire, à l'Assemblée nationale, avec cette actrice qui doit y comparaître demain. Je me suis dit que si ce qu'elle fait donne autant de plaisir aux mâles, peut-être que cela valait la peine d'essayer avec une femelle. » L'ironie de la situation me transportait : il ne savait pas qui j'étais. Plus drôle encore : je lui avais inspiré la clef de ma propre jouissance. Je ne pus qu'exploser d'un rire joyeux qui ne manqua pas de le déconcerter : « Qu'y a-t-il ? C'était ridicule ? Je n'aurais pas dû ? » « Non, non, non, c'était merveilleux ! » « Mais alors quoi ? » « L'actrice qui passe demain devant l'Assemblée nationale, c'est moi ! » Consternation. Je pouvais le lire dans ses yeux, j'en avais la preuve à présent : il l'ignorait sincèrement. Ne pas lui laisser le temps d'y penser. Je me pâmais à son côté d'un air aguicheur : « Ce que tu m'as fait, je veux te le rendre. Je vais te faire vivre un moment inoubliable. » Mais il se redressa sur ses quatre sabots. Son expression avait changé, se muant en un masque préoccupé. Il dit qu'il ne pouvait pas, qu'il devait partir, mais qu'il me remerciait, la soirée avait été belle. Je lui intimais de rester, me roulant dans la paille avec toute la sensualité dont j'étais capable. Il refusa poliment. Il se levait tôt

demain. « C'est parce que je fais du porc-no, c'est ça ? Tu es gêné ? » Non. Ce n'était pas ça. Il devait simplement y aller. Je n'insistais plus. Il fila sans même un dernier baiser. Et pour la première fois de ma vie, tandis que la porte claquait, les larmes ruisselèrent le long de mes joues pour un cochon.

C'est dans une humeur massacrate que l'Assemblée nationale me voit débouler. D'autant que, contrairement à ce que je m'étais imaginée, l'audition ne se déroule pas au palais Bourbon, mais dans une banale salle de commission. Il n'empêche qu'elle est pleine à craquer. J'ai mis le paquet : talons hauts, tenue légère, bijoux clinquants, maquillage aguicheur et lunettes de soleil, même en intérieur. Mon entrée déclenche un tumulte de murmures, et de quelques sifflements appuyés par des politiciens préférant user de la moquerie plutôt que d'assumer ce que je représente pour eux : un objet de désir. Un siège porte mon nom au premier rang. Je m'y place avec nonchalance. Déjà, une truie en tailleur strict et collier de perles monte sur l'estrade et me remercie de ma présence. Sa gravité contraste si bien avec le sujet qu'elle s'apprête à aborder. Elle explique que ma comparution devrait aider à trancher sur une problématique de mœurs, concernant une récente pratique « inquiétante » se développant dans les cercles de la porc-no-graphie. On appelle la pièce à conviction numéro 1 : « Boudin noir bouffé par une grosse

cochonne ». C'est un extrait de film. La fameuse première fois que je fourrageais le sexe d'un imposant Patta Negra. Dans la salle, on se racle la gorge tandis que la scène prend fin. Les questions commencent. Oui, c'est bien moi dans la vidéo. Non, on ne m'a pas forcée. « J'ai fait mon travail. Ni plus ni moins. » Mais on a dû me dire quoi faire ! De qui cette pratique était-elle l'idée ? De moi. J'assume. Le collier de perles se renfrogne. Je crois qu'elle cherche un coupable. Tout cela ne pouvait, de toute évidence, pas être de mon fait, moi, pauvre femelle exploitée par la diabolique industrie de la porc-no-graphie. Mais surtout, quelque chose me dérange : quel est le crime ? J'allais vite le découvrir.

Le tailleur cède la place à un costume étriqué. Est-ce un air goguenard que j'observe sur cette face de porc joufflu débordant d'un col blanc comme une brioche de son moule ? « Mademoiselle, vous nous mettez dans une position délicate. » Je souris au choix des mots. Samuel aurait apprécié l'ironie, lui aussi. Il m'aurait recommandé un livre sur l'art de la rhétorique, ou un dictionnaire de contrepèterie. Mais Samuel est parti, sans rien dire, sans une explication. L'autre enchaîne : « Comprenez bien que vous êtes ici pour une affaire de mœurs. Les médias auxquels vous contribuez transfigurent et enlaidissent la sexualité, et corrompent la jeunesse en les incitant à des pratiques déviantes. » En réalité, je reconnais ce type. Vu à la télévision, et

ailleurs, mais où ? Cela va me revenir. L'incongruité de la question provoque quelque chose qu'il n'a pas dû anticiper : un éclat de rire. J'ai retrouvé d'où je le connais. « Mademoiselle Beautour, je crains que vous ne saisissiez la gravité de la situation. » « Oh, mais si, monsieur le député, que trop bien même. » « Alors, qu'avez-vous à dire pour votre défense ? » Aboie-t-il. Le ton me sèche net. « Ce que j'ai à dire ? Ce que j'ai à dire ? » La tension est montée d'un cran dans la salle. Tous sont suspendus à mon rouge à lèvres à présent. « Je crois qu'il serait temps de ne plus juger le plaisir de tout à chacun. Si vous pensez que la fellation est répréhensible, peut-être devriez-vous essayer au préalable. » Le costard s'empourpre tout d'un coup. « Vous voyez, vous insistez en plus ! » se défend-il. « Mais enfin, arrêtez, un peu ! Je sais qu'au fond vous en mourrez d'envie, que je promène mon groin sur vous. Cessons l'hypocrisie ! Vous voulez que je vous dise ? Vous êtes tous bien contents, vous les porcs, que les truies s'adonnent inconditionnellement à votre plaisir. C'est sans arrêt le même scénario. La femelle est toujours l'objet, la récompense du mâle méritant après une longue journée de labeur. C'est elle qui s'habille sexy, se pâme de désir, supplie qu'on accepte de la prendre. Puis c'est elle qui innove, se compromet, se dégrade parfois, pour assouvir les fantasmes sans fond du soupirant. Et lui n'est là que pour la lime, pour

impressionner et se faire mousser par sa performance, pour cette fichue compétitivité qu'il a ramenée du travail pour assurer sa domination grotesque jusque dans les draps du ménage. D'autant que ce n'est pas le reflet de la réalité. Vous savez ? Celle où le pauvre cochon revenu crevé du boulot préfère se toucher devant un film plutôt que de faire l'amour à sa femme pour jouir en moins d'une minute sans s'être préoccupé un seul instant de son plaisir à elle. Vous avez raison, monsieur le député : il y a un problème. Le porc-no est, comme son nom l'indique, pensé pour les porcs, pas pour les truies. Il est temps que cela change. »

C'est parti un peu dans tous les sens. Le costard tout boursoufflé semble prêt à faire péter le bouton de son col. « Il est surtout temps qu'on régule cette industrie perverse qui corrompt notre jeunesse ! » Visiblement, il n'a pas eu son compte. Qu'à cela ne tienne. « En fait, vous avez doublement raison. Ce n'est pas la porc-nographie qu'il faudrait changer, c'est toute la société. Car non, nous ne corrompons pas la jeunesse. VOUS le faites ! » Stupéfaction. Ne pas le laisser redresser sa garde. Allez Tania ! C'est le nom que tu t'es choisi, c'est qui tu es, achève-le ! « Vous transfigurez l'image que les adolescents se font du sexe par puritanisme. Par votre trouille d'aborder la question. Les questions. Nous sommes une industrie de l'entertainment. Nous produisons des contenus de fiction pour divertir des

adultes. Pensez-vous sincèrement qu'une truie hurle et fasse toutes les simagrées qu'on lui prête sous le coup d'un orgasme ? Bien sûr que non ! C'est une actrice, elle surjoue la réalité, comme dans n'importe quel autre film de n'importe quel autre genre. Pourtant j'observe des jeunes complètement mystifiés sur les réseaux sociaux. Je vois des filles reproduire ces expressions effarées tout droit sorties de nos studios comme si c'était la norme. Parce que les garçons y croient, parce que personne ne les a éduqués. Personne n'a prévenu nos jeunes porcs que tout ça, c'est de la comédie, et que les jeunes truies ne le font que parce qu'elles veulent les exciter en conformité avec le monde de la porc-nographie qui est la principale source accessible abordant les sujets de la sexualité. Mais c'est un miroir déformant, une fantaisie, une farce qu'ils prennent pour la réalité. Si seulement on osait les éduquer, leur dire que faire l'amour est quelque chose de beau et de sensible, dont le premier critère n'est pas la performance ou le surjeu, mais l'attention au plaisir de l'autre. Peut-être que si les adultes étaient un peu plus courageux, au lieu de se cacher derrière une fausse pudeur de bon ton, alors notre société ne s'en porterait que mieux. Peut-être que nos jeunes ne confondraient plus fantasme et réalité, et que mon métier serait enfin considéré pour ce qu'il est : une fiction. » « Mademoiselle Beautour ! Cela suffit ! » « Oh non ! Je vais d'abord vous dire une dernière chose :

je n'ai jamais joui par pénétration de toute ma vie ! Pas une seule fois ! Voilà ! » Silence dans la salle. Le cochon en face de moi écarquille à présent de grands yeux. Je profite de l'apathie générale pour ramasser mon sac à main et m'élançer sur les marches en direction de la sortie. Le costume se reprend et m'appelle d'une voix aigre. Il dit qu'ils ont encore des questions à me poser, que je ne peux pas partir comme cela. Alors je lance à la volée : « Monsieur le député, si je vous manque, vous n'avez qu'à vous connecter à votre compte Porc-n-hub. Vous y êtes très actif, il me semble. » Et sans un mot de plus je me dérobe dans un claquement de talons sur le parquet de la salle d'audition avant d'en faire battre les lourdes portes. Plusieurs fous rires sont contenus avec peine lorsque les regards convergent sur le cochon d'état qui finit par se racler la gorge et murmurer : « C'était afin de monter le dossier. »

J'ai bien fait de porter des lunettes de soleil. Elles cachent mes larmes. Qu'ai-je fait là-dedans ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Mon téléphone sonne. Je ne réponds pas. Second appel. Lorsque, enfin, je l'attrape pour le faire taire, le nom affiché me frappe : Samuel. Je veux décrocher, trop tard. Un message vocal : « Bonjour, Delphine, Tania, je ne sais pas ce que tu préfères. J'ai regardé ton audition à l'assemblée, et je voulais te dire que je t'admire beaucoup. Ce que tu as fait est d'un courage extraordinaire. Je dois aussi te demander

pardon. Si je me suis enfui hier soir, ce n'est pas parce que tu es actrice. Cela m'est égal. Ce qui compte, c'est que tu fasses ce qui te rend heureuse. Mais en ce qui me concerne... ah, c'est difficile... Voilà, je suis asexuel. Je ne tire aucune satisfaction de l'usage de mon pénis. Ce n'est pas un défi que je te lance, juste une réalité que j'assume. Mais quand tu as eu un orgasme, hier, j'ai découvert une autre forme de plaisir extraordinaire : celle de te faire jouir. Je n'avais jamais éprouvé cela auparavant, et tu peux me croire, il n'y a rien de plus beau sur Terre que de te voir jouir. Sincèrement, sans comédie, sans triche. Je pense que... je... je pourrai passer ma vie entière à te satisfaire. Alors voilà, je te demande pardon, et si tu acceptes, je serai très heureux et touché de pouvoir à nouveau dîner avec toi un de ces soirs. Je t'embrasse. » Il a regardé le débat... Il est asexuel... Je... C'est... Une réponse tombe sous le sens, que je tape aussitôt sur mon écran tactile : « Veux-tu m'épouser ? » Les pommiers en fleurs ondulent sous la brise de printemps, parsemant la grande place de blancs flocons. J'envoie le texto et hume l'air parfumé, confiante. À partir d'aujourd'hui, je croquerais la vie à pleines dents au lieu de la lécher.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule](#)

Arthur Choupin

Pour l'amour du risque

Grégory Covin

1

La vie n'est pas facile, pour les gens beaux. Je me souviens des bécots de mes grand-mères et de mes pleurs quand je me persuadais qu'elles cherchaient à me mordre ; de leurs amies qui me pelotaient les fesses, avant de me tourner dans tous les sens comme pour chercher le numéro de fabrication afin de commander un poupon du même genre. Oui, j'avais peur qu'on me bouffe, voilà, c'est dit ! C'était bien arrivé au héros du livre *Le Parfum* de Süskind, après tout.

Ah, oui désolé... si vous êtes en train de le lire, je vous ai spoilé la fin.

Avec l'âge, rien n'a vraiment changé. Je ne pouvais pas aborder une femme sans qu'elle se mette à cligner des yeux comme si elle cherchait à prendre des photos de moi avec les moyens du bord. J'étais ainsi le seul type que les filles venaient chercher lors des bals de famille. Et, tandis que l'on dansait, j'avais droit à une sorte de parade amoureuse où ma cavalière entraînait dans une transe qui la faisait baver et hennir jusqu'à chercher à

me monter dessus. Je me souviens encore de chants à l'église et du regard de certaines quand elles entonnaient un « *Holy, holy* » tout en se tournant vers moi. Leurs voix scandaient, comme possédées, ces « au lit, au lit ! » qui me faisaient rougir jusqu'à ressembler au diable lui-même.

Puis il y a eu la goutte d'eau qui n'a pas seulement fait déborder le vase, mais a provoqué un véritable dégât des eaux. J'étais invité chez ma belle-famille. Après le repas, on s'était retranchés dans le petit salon. Tandis que le père de mon amie farfouillait dans ses bouteilles, je me suis retrouvé avec la main de Nathalie sur ma cuisse droite, et celle de sa mère sur la gauche. Je suis resté un instant immobile avant d'entamer la danse de saint gui. On pense que certains ont la maladie de Parkinson, alors qu'en réalité ils cherchent juste à ce qu'on arrête de les palper.

— À mes 50 ans, j'ai eu droit à un touché rectal, me dit mon beau-père en nous servant un verre. Comme tous les gars de mon âge. Vous savez ce que m'a alors annoncé ce brave homme qui ne faisait que son travail ?

Mon regard se déporta sans raison sur Rex, le berger belge malinois de la famille. Droit comme un piquet auprès du canapé de son maître, je le vis me faire un clin d'œil.

— Que les muscles des fesses, quand ils se contractent, ont mille et une manières de prodiguer au

corps des sensations plus intenses encore que celle de l'orgasme, ceci en souvenir d'une queue – une seconde queue, eut-il besoin de préciser – dont l'humain était autrefois pourvu et qu'il a perdue au fil des générations. Et vous savez ce qu'il m'a dit, sur la façon de provoquer ce moment d'extase ?

Il agita son doigt dans l'air, avant de faire des ronds avec.

– Il suffit simplement d'aller au fond des choses !

– Ah oui ? fis-je.

– Vous restez dormir avec nous, cette nuit ? demanda alors ma belle-mère.

Mon beau-père m'observait attentivement. Je me sentis serrer les fesses. Rex, quant à lui, était en train de violer un oreiller, et il y allait de bon cœur.

Quand ma belle-mère me tapota la cuisse, avec la même vigueur qu'un juge donne un coup de marteau pour acter sa sentence, je bondis du canapé. Avec cette sensation terrible d'avoir senti un ressort me rentrer dans le cul.

– Il s'enfuit ! hurla alors mon beau-père.

Ma belle-mère s'agrippa à ma jambe, et je l'emportais dans ma fuite. Je fus très vite rattrapé par Rex. Je castrais l'animal en lui balançant mon pied dans les couilles, et shootais dans la tête de ma belle-mère (ou l'inverse). Je sortais de la maison comme un oiseau hors de sa cage, hurlant un « au secours ! » strident.

Les voitures se sont arrêtées, et leurs conductrices m'ont fait signe de les rejoindre. « Venez avec moi ! » lança l'une d'elles. « Non, moi ! » beugla une autre. Puis les chiens du voisinage ont aboyé, lâchant des « Moi, moi, moi ! » tandis que toutes s'empoignaient et se tiraient par les cheveux. Je me suis enfui, m'éclipsant au cœur des ruelles pour leur échapper.

Je suis resté caché dans une poubelle pendant deux jours.

2

Ça ne pouvait plus durer. Je ne devais pas être le seul à vivre ce calvaire, et dénichais une adresse sur le web, sorte d'Alcooliques Anonymes version Top Model en déprime. Je m'y rendais dans la foulée. Là, je me retrouvais dans une petite pièce dans laquelle on me grima pendant deux heures pour devenir totalement quelqu'un d'autre. Je pris du bide via un ingénieux système de prothèses, perdis mes cheveux, ma peau se retrouvant couverte de boutons dignes d'une fête foraine.

— Et me voilà ! dis-je à la femme qui me faisait face, tout aussi affublée que je l'étais d'un faux nez, d'une perruque et de tout un attirail pour la rendre aussi moche qu'il était possible de l'être. Et vous, vous n'êtes pas mal non plus.

– Je suis aussi plate qu'un écran télé. Plus plat, et il n'y a plus d'image ! lâcha Jennifer.

Nous avions pour mission d'aller dîner dans un restaurant du coin et de jouer ce nouveau rôle, cette autre vie, pour nous changer les idées. Draguer, ce qui était quelque chose de nouveau pour nous, et surtout multiplier les râteaux. Je n'avais jamais eu autant envie de bêcher.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous avez à me fixer comme ça ? dit-elle.

Elle avait indéniablement une sale gueule, mélange de la tignasse d'Alice Cooper et de Tatie Danielle. Mais son sourire, malgré les plis qui lui dessinaient plusieurs épaisseurs de lèvres, était charmeur ; et ses yeux, étoiles perdues entre des constellations de rides, brillaient de malice. Je me plaisais à m'y plonger – peut-être aussi pour m'y voir et m'amuser de mon apparence.

– Rien, vous êtes superbe ! annonçais-je.

Elle leva une main et prit le temps de saluer les quelques clients qui nous entouraient à la manière d'une princesse postée dans sa voiture cortège, sa paume pivotant lentement d'un côté et de l'autre. Je me tordais de rire.

– Je connais cette voix ! fis-je soudain, dressant l'oreille en provenance du box accolé au nôtre, juste derrière moi. Je crois que c'est celle d'un acteur, mais je ne sais plus qui.

Au même moment, les convives concernés se levèrent, et je dévisageais Jennifer tandis que son regard se posait sur eux.

Quand elle poussa un cri, je lui lançais :

– Alors c’est qui ? Il est connu ? réalisant que j’éprouvais la même fièvre que celle de ces inconnus qui me fixaient en fantasmant. C’est Dujardin ? J’adorerais rencontrer Dujardin !

– Sémoi, souffla-t-elle alors.

– Sémoi ? C’est qui ça ? Il a joué dans quels films ?

Je me tournais enfin, découvrant une brune splendide, au sourire ravageur, aux formes parfaites – je vis d’abord son décolleté avant de forcer mes yeux à remonter vers son visage –, et compris l’attraction que l’on pouvait parfois susciter chez certains.

Puis mon attention se focalisa sur l’homme qui l’accompagnait.

– Mais c’est moi ! admis-je tout en saisissant enfin les mots énoncés par Jennifer.

Je me retournais vers elle, sans comprendre. Je l’observais alors tenter de retirer son faux-nez et ce masque qui recouvraient ses traits, sans y parvenir. Ses yeux, emplis de panique, s’étaient fixés sur moi tandis qu’à mon tour je portais une main à mon visage, réalisant que ce n’était plus du maquillage.

Il y eut alors d’autres cris dans le restaurant. Les autres participants de notre petite expérience

découvraient, à leur tour, ce qui ne pouvait être rien d'autre qu'un tour de magie du plus mauvais goût.

Derrière les baies vitrées de l'établissement, une cohorte d'ambulances, gyrophares allumés, vinrent alors se garer. Une femme d'une laideur abominable s'effondra non loin de notre table. Je crus d'abord que le choc lui avait provoqué une sorte de malaise vagal, mais d'autres perdirent connaissance à leur tour, donnant la sensation d'être abattus par un tireur bien caché. Tandis que je me levais, pour arrêter cet homme qui possédait désormais tout autant mes traits que ma physionomie – je ne pus m'empêcher de poser les yeux sur mon propre postérieur qui était, sans faire de vilain jeu de mots... à tomber par terre –, je fus pris d'un étourdissement.

– On nous a drogués, lançais-je à ma compagne.

– Qui ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

Je haussais les épaules en titubant. Les ambulanciers sortaient des brancards des véhicules et commençaient à entrer dans l'établissement. Petite armée de fourmis bien ordonnée. J'eus cette vision de ces types aussi infirmiers que nous étions laids nous allonger pour nous emmener loin d'ici.

Et, peut-être, nous faire disparaître à jamais.

– Il faut foutre le camp ! aboyais-je.

Avant qu'elle ne me réponde, je prenais Jennifer par le bras. Le monde tournait autour de moi et j'empoignais une carafe d'eau sur l'une des tables et me

la renversais sur le visage. Jennifer, quant à elle, retourna le contenu d'un bol de salade sur sa tête, m'imitant dans sa panique sans avoir compris ce que je cherchais à faire ; je l'aspergeais du fond du récipient pour l'aider à reprendre ses esprits.

— La sortie de secours ! repris-je.

Tels deux navires malmenés par des vagues gigantesques, on se cognait contre les tables, heurtant des piliers érigés injustement sur notre passage.

Je ne vais pas vous faire lambiner : nous sommes sortis du restaurant. C'était tellement la folie, avec ces gens qui hurlaient et s'harnachaient sur leurs sosies pour les empêcher de fuir que je pense que personne ne s'est rendu compte de notre évasion. L'esprit hagard et drogués comme nous l'étions, il nous fallait nous cacher, nous enterrer quelque part le temps que les effets de ce qu'on nous avait fait avaler disparaissent.

Et je vais vous dire, passer toute une nuit dans une poubelle – même si je commençais à en avoir l'habitude –, ça n'a rien de drôle, mais c'est tout de même plus agréable de partager les lieux avec une autre personne.

Pour le coup, je nous avais choisi une poubelle de belle taille, et je me serais presque cru dans un trois étoiles.

3

Le lendemain matin, au sortir de la poubelle, nous n'étions pas beaux à voir – nous ne l'étions déjà pas avant d'y passer la nuit, vous me direz. Déboussolés, avec cette impression d'être en plein cauchemar, nous sommes retournés dans le bâtiment dans lequel nous nous étions rencontrés. Il n'y avait plus la moindre trace de l'association qui avait organisé ce drôle de défilé de mode de mochetés.

– Qu'est-ce qu'il nous arrive ? souffla Jennifer.

– Ce qui nous arrive ? On nous a volé nos visages, nos vies, voilà ce qui nous arrive !

Avec mon ventre de femme sur le point d'accoucher, je ne distinguais plus mes pieds. J'en avais presque le vertige.

Jennifer me suivit jusqu'à chez moi, fébrile et à la limite de la crise de nerfs. Lorsque j'ouvris ma porte, découvrant un appartement totalement vide, je compris que la vie qui était la mienne venait d'être effacée.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Jennifer d'une voix à peine audible.

J'entendis alors le chien des voisins aboyer.

– J'ai peut-être une idée. Il faut juste qu'on déniche un magasin de farces et attrapes.

Un peu plus d'une heure plus tard, je sonnais à la porte de ma belle-famille. Nous avons, Jennifer et moi, loué les costumes du film Men in Black et acheté des badges du FBI. Ces idiots-là étaient tellement habitués à

en voir à la télé qu'ils ne réalisèrent pas un seul instant, tandis qu'on les agitait devant leurs yeux, qu'il s'agissait de badges d'agents américains.

— Nous avons le regret de vous informer que votre ami a été enlevé, dis-je en regardant Nathalie puis, l'un après l'autre, chaque membre de ma belle-famille.

— Oh mon dieu ! fit mon ex. C'est horrible ! On s'aime tellement beaucoup !

— Ah oui, ça, beau cul ! lâcha ma belle-mère – et mon beau-père d'acquiescer.

— Mais nous savons, de source sûre, repris-je, que vous possédez un chien, un berger belge malinois qui est l'un des meilleurs pisteurs qui soit. Nous aimerions vous l'emprunter pour nous aider à le retrouver.

Je vis Nathalie plisser le front.

— Vous n'avez pas de chiens policiers, au FBI ?

— Le vôtre connaît déjà votre ami, c'est un plus qui va nous faire gagner du temps, mademoiselle. Parce que le temps, c'est ce dont nous manquons cruellement. Vous voulez bien aller me le chercher ?

Elle revint quelques minutes plus tard avec le chien en laisse.

— Vous ne devriez pas être à la retraite ? me demanda entre-temps mon beau-père. Je veux dire, vous ne semblez plus tout jeunes, tous les deux ?

— Vous savez ce qu'on dit, scout un jour, scout toujours ?

– Oui ?

– Bah voilà. Faut pas chercher plus loin, ça s'applique à tout.

Je pris l'animal des mains de Nathalie et m'éloignais rapidement, Jennifer sur mes talons.

– Rex ! Cherche le copain de ta maîtresse ! lui ordonnais-je une fois de retour dans la rue.

– Il n'a pas l'air de comprendre, annonça Jennifer.

– Si, il agite la queue.

– Non, elle ne bouge pas...

– Son autre queue, fis-je en la regardant de côté.

Rex se mit alors à tirer. Nous avons remonté une file de rues, en effectuant des pauses tous les deux cents mètres, avec cette sensation que l'on se ratatinait de seconde en seconde d'épuisement. Rex nous aboyait dessus d'impatience.

– Vous avez constaté que ce n'est pas moi qu'il regarde quand il aboie ? Que ce sont mes fesses ? expliquais-je à ma compagne. Il se rappelle un peu qui je suis, malgré mon apparence. Ça doit être l'instinct.

– Oh, vous savez, moi j'ai l'habitude, aucun homme ne me regarde dans les yeux, me fit remarquer Jennifer.

Ouais, mais ça c'était avant, ne pus-je m'empêcher de penser.

On reprit notre marche accélérée, Jennifer se dandinant auprès de moi comme si elle était véritablement emmaillotée comme un maquereau

(plutôt comme un vieux tacot, vu l'engin). Je la pressais de maintenir le rythme, mais je m'encourageais tout autant, pour une fois heureux d'être tiré par l'animal.

On finit par débarquer dans une petite rue, avec à peine la place d'y faire passer une voiture. Le flair de Rex nous conduisit jusqu'à la devanture d'un magasin aux vitres noires, sa truffe inspirant bruyamment le long des rainures de la porte d'entrée pour nous faire comprendre qu'il nous fallait trouver un moyen de continuer dans cette direction.

– Je crois que c'est un Sex Shop, annonçais-je après quelques instants de réflexion. Il faut juste espérer qu'ils opèrent sous couverture en utilisant ce genre d'enseigne.

– Oui, sinon on est dans de sales draps !

– Ça vous vient naturellement ou vous les écrivez d'avance, vos traits d'humour ? dis-je en me retournant vers elle.

– J'ai un bon sens de l'autodérision, si vous voulez savoir, ajouta Jennifer. Je crois qu'il en faut, dans notre situation, vous ne trouvez pas ?

– On a surtout besoin d'un bon sens de l'odorat, maugréais-je.

Je reniflais, reculant devant les orbites vides de la façade laquée d'obscurité au travers de laquelle j'entrevois nos reflets.

– Bon, qu'est-ce qu'on fait, on entre ? fis-je après avoir longuement inspiré.

– Non, allons plutôt faire un loto, vu comme on est en veine, qui sait ce que cette journée nous réserve ? lâcha Jennifer.

– Oui, bon, ça va !

Bien évidemment, la porte était fermée. Je me retournais vers l'autre mocheté et le chien, passant de l'un à l'autre en attendant une éventuelle suggestion.

– Il devait ressembler à ça, l'homme des cavernes, fit-elle. Les bras ballants, on lui a demandé de faire un feu pour la première fois et il s'est mis à regarder toute sa tribu en espérant qu'elle lui soumette une idée lumineuse...

– Oh et puis merde, tiens !

J'empoignais une poubelle qui se trouvait là et, via une poussée d'adrénaline inattendue mais appréciée, la projetais à travers la vitre. Le monde donna la sensation d'exploser. Nous sommes entrés tels des lions s'échappant de leur cage, à la fois paniqués de quitter un monde qu'ils connaissaient pour pénétrer un univers dans lequel la magie existait, et affamés de réponses. Quelle aurait été notre réaction si les lieux avaient été aussi vides que mon esprit quant à suivre une autre piste ?

– Mais heureusement, tu étais là ! fis-je non sans soulagement.

Le pauvre type acquiesça non sans expirer lentement, heureux peut-être d'arriver à la fin de ce monologue où j'interprétais, à moi tout seul, tous les protagonistes du récit. Il fallait me voir tirer la langue en mimant les chiens surexcités du quartier ! Le gars était d'une mocheté repoussante et hantait le local comme une âme en peine. Il s'est figé sur place quand nous sommes entrés, petit lapin paralysé par les phares d'une voiture lorsque la vitrine a éclaté. Rex avait émis un gémissement en le voyant et, de frayeur, uriné sur plusieurs mètres.

— Je vous ai vu dans le restaurant, annonça Jennifer. Je me rappelle m'être dit qu'il y avait des limites que le maquillage ne devait pas dépasser.

— Le sort n'a pas fonctionné pour moi, alors je suis retourné à « la base », expliqua-t-il. Mais il n'y avait plus personne. Je crois que c'est comme ça qu'ils font. Ils volent la vie des autres et disparaissent.

C'était idiot, mais j'avais de la peine pour lui. Plus encore quand Rex levait des yeux larmoyants dans sa direction et se remettait à vomir.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? demanda-t-il alors. Me tuer ?

— Vous tuer, alors que je viens de m'embêter à vous narrer toute cette histoire ? Pas du tout, au contraire. Nous allons être associés ! dis-je.

— Associés ?

– Vous allez nous aider à recouvrer nos visages et nos corps. Et peut-être gagner de quoi vous refaire (j’agitais les mains autour de mon visage) par la même occasion. Vous avez le goût du risque ?

– Comment ça ?

– Parce qu’on va la jouer comme cette vieille série TV avec ce majordome et son chien, aussi moches l’un que l’autre. Puisque c’est un art d’être laids comme nous autres, nous serons Jonathan et Jennifer Hart !

– Qui va faire le chien ? questionna Jennifer, avec son humour très mordant.

Et cela me donna une idée...

4

C’est vrai que j’étais beau. C’en était magnétique. Je le savais puisque je me regardais depuis bientôt dix minutes. Mais la beauté ne valait rien si elle n’était qu’une vulgaire apparence. Et la laideur véritable n’avait rien de physique. Si Max – nom du majordome des Hart et nom de code de notre nouvel associé – n’était pas parvenu à voler les traits de sa victime quand il se tenait dos à dos avec elle au restaurant, c’était parce qu’il se refusait à s’approprier son identité. Un sortilège fonctionnait si on était prêt à user de cette noirceur en nous apte à tordre les règles de la nature pour ajouter

des jokers dans sa manche. Autant qu'il en faut, pour gagner à tous les coups.

Tout le monde ne désirait pas tricher à la « face » du monde.

Max nous avait appris la formule. Et Jennifer et moi avions été de bons élèves.

Nous avons retrouvé la piste de nos agresseurs – merci à Rex, qui m'avait flairé les fesses sur des kilomètres. Et volé un visage – d'abord le mien. Puis un second. Avec la facilité de ce Big Jim qui change de faciès en levant le bras, nous changions de personnalité et infiltrions ces clubs très privés qui ne se présentaient leur nouveau yacht mais leur masque de beauté du moment. L'idée était de remonter, comme une vague, vers nos corps. Et d'écumer les rangs. Jusqu'à la tête pensante de ce réseau criminel.

Parce que nous avons, nous aussi, un tour de magie à lui présenter.

– Alors c'est lui le type qui vous a échappé ? lança leur chef. Celui dont tu as aspiré les traits ?

Je me vis acquiescer et clignais des yeux, revenant à la réalité. Max jouait mon rôle à la perfection. Je lui avais offert mon visage récupéré plus tôt pour cette nouvelle mission. Après, il n'aurait que l'embarras du choix. Jennifer, quant à elle, avait le faciès de l'épouse du maître des lieux que nous avions remplacée la veille. Une Barbie à la beauté à ce point superfétatoire qu'elle

faisait mal aux yeux. Pour ma part, j'étais emmailloté comme un beau diable, attaché pieds et poings liés, la tête sous une cagoule.

— Il faudra retrouver la femme, également. Et la faire disparaître comme les autres. Mais qu'est-ce qu'il baragouine, cet imbécile ? demanda soudain le sorcier en s'approchant de moi.

Quand il comprit que j'entonnais la formule de permutation, il recula, tel un vampire devant une croix. Mais il était trop tard. Lorsqu'il se retourna vers sa femme pour aboyer un ordre, il aboya tout court. Il avait désormais le faciès d'un shih tzu. Source de toutes nos emmerdes, cette gueule que je cachais sous la cagoule depuis ma capture lui allait à ravir. Pour un ravisseur, c'était un juste retour des choses, après tout.

Une fois libéré, je me tournais vers Max qui aidait Jennifer à enfile à notre hôte tout l'attirail du bon prisonnier ligoté et bâillonné.

— Bien, maintenant on va pouvoir passer à de plus gros poissons et jouer aux gros requins ! annonçais-je, en observant mon nouveau visage dans l'un des miroirs de la pièce et en exposant des dents de la blancheur de touches de piano.

Je reconnais qu'à ce moment-là, j'eus l'envie de mordre ou d'aboyer, mais je me retins, de peur que mes chers collègues pensent que, si j'avais effectivement du chien dans cette tenue et avec ce visage, il y avait peut-

être des limites, dans l'humour, à ne pas dépasser, surtout quand vous venez de vous trimbaler une gueule de clebs pendant plusieurs heures.

Et voilà, racontais-je à la beauté attachée en face de moi, une poupée blonde au faciès à la Charlize Theron – à moins que ça ne soit elle, cela fait combien de temps qu'elle donne la sensation d'avoir 40 piges, celle-là ? –, entouré de mes collègues aventuriers aux mille visages. C'est comme ça que je vous ai retrouvés, ma chère.

Elle ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, tandis que son amant la dévisageait en lui parlant avec la voix d'un autre, tandis que j'appelais sa meilleure amie Jennifer. Mais toute cette histoire, que je reprenais à chaque fois du début, était là, justement, pour faire la lumière sur cet imbroglio. Aussi parce que j'aime le son de ma voix.

Et c'est la façon dont nous sommes remontés jusqu'à vous que je raconterai au prochain sur notre liste, lui dis-je. Avant qu'il ne réalise que cette histoire le concerne et conte sa propre fin.

Il y a de grandes chances qu'il perde la face, à ce moment-là...

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Grégory Covin

Comme beaucoup, lors de son adolescence, Grégory Covin plonge dans les méandres de l'imaginaire et de ses abysses effroyables avec H. P. Lovecraft. Puis il découvre Graham Masterton, Robert Bloch ou encore Robert McCammon. Après une période de jeux de rôles - avec *L'Appel de Cthulhu* en navire de tête -, il signe ses premiers textes et est publié chez Science-fiction Magazine ou encore des fanzines du type Borderline ou Horrifique. Les années passent et on le retrouve dans des anthologies chez Géante Rouge, Nutty Sheep, Arkuiris, Sombres Rets, Gandahar et Mots et Légendes.

Pink Lady

Dorothee Coll

Je la regarde, médusé.

Elle va chercher dans les 50-55 ans, enrubannée, saucissonnée même, dans sa robe fuchsia. Petite barrique tape-à-l'œil, aux cheveux blond-frelaté et au teint pâle.

Elle est coiffée d'un chapeau à voilette et chaussée d'escarpins assortis à sa robe.

Entre son mauvais goût patent et sa tenue de reine d'Angleterre, je parie mon billet qu'elle est anglophone. Je vais devoir ressortir Brian de la kitchen avec son cortège de phrases bidon quand elle va se pointer au guichet...

Je ne garantis pas l'origine par contre. Vu la dégaine et les mensurations, l'outre-Atlantique n'est pas exclus. Plus je la regarde d'ailleurs, plus je penche pour cette hypothèse. Je ne sais pas... mais je me dis qu'une Anglaise aurait préféré le rose layette...

Ceci dit, question carnation, elle est plutôt rosbif. Sûr que ce n'est pas de la Californienne. Une gazière de cet acabit, habillée de la sorte, ça ne tutoie pas le soleil. Ce serait un coup à ne plus savoir où se situe la limite entre la chair et le tissu au bout d'une trentaine de

minutes. Du rose, du rose ton sur ton... sur thon ?.. Ha ! Ha ! Ha ! Putain, je suis vraiment un salaud.

J'imagine la scène et ça me fait frémir : elle s'est assoupie sur une chaise longue, pas très longtemps, mais ça a suffi. Brûlure au deuxième degré. Son mari la ramène dans la chambre dont il a fermé les volets pour lui ménager un peu d'ombre. Il l'aide à se déshabiller. Le corps transpirant colle au vêtement comme un bonbon à son papier. La robe, dégrafée, est retirée avec précaution mais, malgré ça, la peau s'en va, suit le mouvement... Une Pink Lady dépecée. Brrr...

J'en suis là de mes réflexions quand je la retrouve en gros plan, juste sous mon nez. Je range mon rictus de dégoût et lui sers mon plus beau sourire :

– Bonjour, Madame !

– Good morning, young man! How much is it for 25?

Je le savais qu'elle parlerait anglais ! À l'accent et vu la demande, c'est une Américaine friquée. Elle ne fait pas semblant ! Putain, vingt-cinq ans ! Ça en fait du temps à remonter. Ça coûte une blinde.

– It's 15 000 dollars an hour, chère Madame.

– Ok, sweetheart. I'll take two hours for now.

30 000 dollars pour deux heures à revivre ses 25 ans, à les retrouver dans sa chair, à se revoir telle qu'elle était... un rêve d'enfant gâtée qui serait devenue blet... une utopie de dégénérée.

Je me demande comment font ces gens pour retourner à leur vraie vie après une telle cure de jouvence ? Enfin... ceux qui ont du pognon, je le sais : ils reviennent. Rapidement. Comme des junkies qui ont besoin de leur dose. Accros à leur propre jeunesse.

— Here you are, Madame. Enjoy !

Pour l'instant, moi, je suis jeune et j'en profite. Et puis, jamais je n'aurai les moyens de retrouver ma verdure. Je ne suis pas le taulier, ici, je suis juste un employé. Alors, je me dis que la vieillesse, le mieux pour moi, ce sera d'apprendre à l'aimer. Mais je sais bien que c'est facile de dire ça quand on est jeune.

Je regarde Pink Lady s'éloigner dans le grand couloir qui mène à la salle des années perdues.

Le processus de rafraîchissement commence immédiatement, dès les premiers pas dans le couloir. C'est toujours un moment magique, ce moment de transformation.

Je la regarde marcher, curieux et excité. Elle sent que je la regarde, elle le sait. Elle sait aussi, assurément, quel regard on portait sur elle dans ses belles années. Elle prend son temps, tangué des hanches. Je vois sa silhouette s'affiner, sa taille se marquer, son cul se bombe... Putain, ma salope, quel cul tu avais ! Un cul à se damner !

Pink Lady m'attire comme jamais on ne m'a attiré... C'est plus puissant que la gravité.

Je bande comme un âne à la mater, j'ai envie de la suçoter. Et, d'un coup, je pète un plomb. Je quitte mon poste de travail et je la rattrape dans le couloir.

Je sais que je vais me faire virer, mais c'est plus fort que moi. Cette nana est une friandise à laquelle on ne peut pas résister. Je veux juste passer un quart d'heure avec elle, la goûter, la lécher, la mordiller...

Sauf que, arrivés tous deux dans la salle des années perdues où je rêvais de la culbuter, je me rends compte que rien ne se passera comme je l'avais imaginé.

Je regarde cette splendide Américaine qui va exploser son forfait en restant bien plus de deux heures sans que je puisse l'en empêcher et sans que j'en tire parti.

Elle m'adresse un clin d'œil, la garce, et me susurre :

— You're so cute!

Tellement mignon ! Tu m'étonnes ! Assis par terre, flottant dans mes fringues, je ne peux même pas lui répondre. Je me suis calé sur sa temporalité... elle a 25 ans, moi, 6 mois.

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Dorothee Coll

Vit en Corse où elle s'est installée en 2007. Formatrice en Français et Éducation socio-culturelle, elle passe son temps libre à écrire et se balader. Auteure de nouvelles et de poèmes, elle contribue à différentes revues : Le Cafard Hérétique, Rue Saint Ambroise, Harfang, La Piscine, Traction Brabant, le Coquelicot... Elle a publié deux recueils de poésie : *Imprécis de cuisine*, éditions Jacques Flament, mars 2021 *Oscillations*, éditions Lunatique, mars 2022 et une nouvelle : *Arpenteur de brume*, éditions Lamiroy, décembre 2021

<https://dorotheecoll.wordpress.com/>

Les fesses

Léa Baltzinger

Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train.

Robyn est d'humeur joyeuse, et pourtant elle vient de dépenser vingt-cinq euros pour un dessin animé à regarder sur sa télé. Le dernier film d'animation des studios Pixar, *Sing 2*, vient compenser l'anniversaire annulé de son fils de sept ans. Cas contact (terme bien ancré dans le vocabulaire depuis le début de la pandémie), il a fallu décommander le spectacle de marionnette et les quarante cupcakes. Pour atténuer la déception, Robyn s'est engagée à louer *Sing 2*. L'histoire est mignonne, la bande-son est incroyable. Il y a une scène que Tom et Robyn ne cessent de répéter : trois lapines malicieuses et colorées regardent leur postérieur en chantant : *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train*.

Le lundi soir de la semaine suivante, au supermarché, après une journée à jongler entre les obligations sociales des uns et des autres, Robyn, crevée, est postée devant dix variétés de cafés. La ritournelle des lapines de *Sing 2* passe en boucle dans sa tête. *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train*. Elle réfléchit à ce que son mari lui avait commandé mais elle

était dans la « zone » et chantonnait assez fort : *Oh mon Dieu, mate ce popotin*. Robyn n'avait pas remarqué le type à côté d'elle. Le magasin vous permet de vous servir en vrac et de moudre vous-même votre café. Cela doit être une technique de vente, on a l'impression d'avoir accompli quelque chose une fois les grains moulus. Le type toise Robyn comme si elle avait perdu la raison. Depuis cinq bonnes minutes, elle chantonnait devant les grains, lui bloquant le passage vers son café pur arabica, commerce équitable et sans additif. *Oh mon dieu, regarde cet arrière-train*. Folle ? Il ne fallait pas exagérer. Abreuvée d'articles sur la santé mentale et physique en pandémie mondiale, il se pourrait qu'elle ait tout au plus succombé à quelques petites crises de comportements extravagants. À la moindre toux, elle plongeait un de ces cotons-tiges géants jusqu'au fond de sa cervelle. Elle avait mieux réussi ses tests de grossesse. Les deux petites barres s'étaient montrées à chaque rendez-vous : claires, roses ou bleues, inondées de pipi.

Robyn était devenue obsédée par le coton-tige. Elle en achetait dès qu'elle sortait aux courses. *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train*. Alors qu'elle contemple la palette de yaourts au rayon frais, elle se demande si elle en a fait assez dans sa vie ? En plongeant vers un gros pamplemousse, elle reconnaît qu'elle avait encore des projets enfouis et des rêves. *Oh mon Dieu, regarde cet*

arrière-train. Au rayon fromage, elle concède que le problème de cette pandémie est sa durée et son caractère imprévisible. Cela fait plus de deux ans qu'on navigue à l'aveuglette. *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train*. Oui, en ce moment, elle est peut-être plus zinzin que d'habitude. Le type de la section café a sûrement un peu raison. Pour preuve, elle a commencé à porter des leggings qui collent ses cuisses plutôt disgracieusement alors que sa grande gourou de la mode (Cristina Cordula) est contre le port de ce pantalon. Elle dit que c'est du saucissonnage cruel des jambonneaux aux chevilles. *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train*.

Pliée en deux pour attraper le dernier paquet géant de chips tout au fond du rayon du bas, Robyn entend un type derrière elle s'adressant à une femme :

« *Oh mon Dieu, regarde cet arrière-train. Vraiment pas gênée celle-là ! Il y en a qui n'ont pas peur de montrer leurs grosses fesses !* »

FIN

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? [Soutenez Réticule Newsletter sur Tipeee](#)

Léa Baltzinger

Je suis originaire d'Alsace mais je vis actuellement à Huntington Beach en Californie, après avoir passé trois ans en Australie puis deux ans au Japon. Sous forme de trois questions/ réponses, voici quelques éléments qui vous donneront une petite idée de la grande Léa (177 cm).

- Quel est ton film préféré ? Le Grand Bleu (oui j'assume)
- Si tu pouvais relancer les tendances mode d'une décennie, laquelle choisirais-tu ? Les pantalons fuseaux pastel des années 90.
- Quelle est la chose la plus amusante que tu aies faite en étant ivre ? J'ai volé un nain de jardin magnifique de la propriété qui avait remporté le prix de maison fleurie d'un beau village alsacien lors de l'été 1998. Et il trône ici dans mon jardin au bord du Pacifique.

<https://www.instagram.com/baltzingerz/>